

POESIE.

Vers lus par M. Lepers, à l'occasion du couronnement du buste d'Auber, au Théâtre-Lyrique de Paris, lundi, le 29 janvier, 1877.

Hommage à Auber.

Je te salue, Auber, ô facile génie.
Esprit vraiment français, fils du vieux sang latin !
Comme aux roses d'avril les larmes du matin,
A tes lèvres en fleur ruisselait l'harmonie.
Arbre cher aux oiseaux, par l'hiver respecté,
Le vol de tes chansons, à nos plaisirs fidèles,
S'élevait dans les cieux avec un doux bruit d'ailes,
Et répandait dans l'air l'immortelle gaieté.
Source claire, sonore, et reflétant la nue,
Sous les midis brûlants dont le poids nous endort,
Un flot léger faisait tinter les sables d'or.
Et la muse, en riant, s'y mirait blanche et nue,
O charmeur vagabond, qui, sur tes pas laissais
Une moisson de charme et de grâce infinie,
Je te salue, Auber, ô facile génie,
Fils du vieux sang latin, esprit vraiment français.
La tristesse du temps a retardé l'hommage
Que te rend aujourd'hui l'Art, seul fidèle ami.
O paisible vieillard sous l'orage endormi,
C'est un voile de deuil qui cachait ton image.
Toute au grand souvenir des héros disparus,
La Patrie, un instant, oublia ta mémoire,
Mais, comme sa douleur, te survivra ta gloire,
Car la France pleurait le jour où tu mourus !
Aujourd'hui notre ciel moins sombre te réclame,
Astre doux et charmant, clair et vivant flambeau,
Cependant que nos mains te dressent un tombeau,
Ton nom cher, dans l'azur, s'écrit en traits de flamme,
Entre, mort immortel, dans ta gloire ! — Souris
A la France vaillante et par le temps guérie,
Toi qu'un destin tardif a pourtant trop tôt pris,
Que l'écho de tes chants console la Patrie !

ARMAND SILVESTRE.

AUTOBIOGRAPHIE

D'ADOLPHE ADAM.

(Suite et fin)

Nous devions aller jouer cette pièce à la cour, lorsque mourut Mme Adélaïde à la fin de décembre. Nous avions 1,500 fr. de frais journaliers; notre moyenne de recette était de 2,200 fr. Je montai, comme second ouvrage, pour obte-

nir ma subvention, les *Monténégrins* de Limnador, neveu par alliance du général Rumigny, ce jeune compositeur m'avait été vivement recommandé par son oncle. Mme Ugalde devait débiter dans cet ouvrage, mes embarras d'argent n'avaient pas cessé, car les fonds dont nous disposions étaient insuffisants; j'avais fait de nouveaux emprunts; mais notre affaire était si belle que chacun me presageait l'avenir le plus doré, lorsque la révolution de février éclata comme un coup de foudre. Le 24 février j'étais monté sur la terrasse du théâtre, on se battait dans la rue du Temple, et je voyais passer les blessés qu'on dirigeait sur les hôpitaux. A trois heures passent plusieurs aides de camps à cheval :

— Mes amis, criaient-ils, il y a un nouveau ministère, criez... Vive le roi !

On ne criait rien, mais les hostilités cessaient, chacun autour de moi était enchanté.

— Voyez-vous, leur dis je, voilà la fin de la monarchie; on a cédé à l'émeute, c'est elle qui prendra le dessus.

On me rit au nez, les théâtres rouvrirent le soir. Je me rappelle que j'allai aux *Funambules*, le théâtre était plein, les spectateurs criaient: *Vive la réforme!* Je sortis le cœur navré. Je rencontrais un de mes amis.

— Venez donc au boulevard des Italiens, me dit-il, toutes les fenêtres sont illuminées, c'est une joie générale !

Nous n'avions pas fait cent pas que nous rencontrâmes une foule éperdue venant en sens inverse et criant *Vengeance!* on égorge nos frères.

En un clin d'œil, les boutiques se fermèrent les barricades commencèrent à s'organiser. Je rentrai chez moi, désespéré de voir ma prédiction s'accomplir si vite.

A dater de ce jour, nos recettes tombèrent à un taux tel que nous perdions de 1,200 à 1,400 fr. par jour. Nous avions payé le plus que nous avions pu, il n'y avait rien en caisse. J'assemblai toute la troupe, je fis part de notre situation, et unanimement, on convint de ne pas fermer le théâtre, de se mettre en république, de partager la recette dans la proportion suivante 100 fr. pour l'éclairage, la garde, etc., puis on devait payer les machinistes, les hommes de peine, et ensuite partager également entre les choristes, les musiciens et les chanteurs. On ne pouvait guère partager qu'au delà de 300 fr., et on ne les faisait pas, mais on pensait que cette disette ne serait que passagère. On vécut ainsi quinze jours, et alors les musiciens de l'orchestre déclarèrent qu'ils cesseraient leur service si on ne les payait pas intégralement. Comme cela était impossible, ils ne vinrent plus et le théâtre ferma !

C'était le comble de ma ruine, en un jour je me vis privé de toute ressource, j'avais une maison considérable, 3,000 fr. de loyer, des domestiques, une pension de 2,400 fr. à faire à ma femme, 500 fr. pour le collège de mon fils, et je possédais en tout 100 fr. par mois de l'Institut.

Je renvoyai tous mes domestiques, l'un d'eux vint me remercier quelques jours après, il venait d'entrer dans les ateliers nationaux, et gagnait 40 sous par jour à ne rien faire. Une négresse, qui nous servait depuis un an, voulut à toute force rester, ne voulant pas être payée, disait-elle, parce qu'elle nous aimait trop et ne pouvait quitter ma petite fille âgée de 18 mois et qu'elle avait soignée.

J'y consentis, et au bout de trois ans, quand après bien des privations, j'avais 1,000 francs devant moi, elle nous les vola et nous fit 500 fr. de dettes chez les fournisseurs. J'appris à mes dépens à connaître le dévouement *désintéressé* des négres. La police républicaine ne put jamais la faire arrêter, et peu de temps après je rencontrai ma *fidèle négresse*, tranquille, et promenant un enfant à des maîtres à qui elle a dû faire la même chose qu'à moi.

J'obtins de mon propriétaire la résiliation de mon bail, mais je lui devais 1,500 fr. Je lui offris en paiement un pia-